

DU BON USAGE DU COUCOU EN HIVER : SÉMIOTIQUE CALENDRAIRE DE *Cuculus canorus* L.

Colette MÉCHIN*

Résumé

Parmi les croyances attachées au coucou, celle qui affirme que l'été venu il se réfugie dans un arbre creux pour réapparaître au printemps suivant, permet de s'interroger sur le rôle qu'a joué cet oiseau dans le calendrier des sociétés traditionnelles de l'Europe du centre et de l'ouest. Il est le fiable annonciateur du printemps (et sa ponctualité en a fait un objet emblématique de l'horlogerie) au point que de jeunes hommes se déguisent en "coucou" pour chasser l'hiver. Mais il est surtout, dans l'imaginaire de ces sociétés, un "caché" (le contraire du migrateur qu'il est réellement) qui entretient une relation cryptique avec le système planétaire. Des légendes qui l'associent aux Pléiades montrent, sans qu'il nous soit maintenant possible d'en retrouver toute la richesse symbolique, qu'il est un pivot essentiel de la représentation du temps saisonnier dans les sociétés anciennes de l'Europe.

Summary

*The correct usage of the cuckoo in winter: Calendar semiotics of *Cuculus canorus* L.*

Among the common beliefs linked with the cuckoo, there is one which claims that, once Summer has come, the bird settles in a hollow tree and reappears the next Spring. This belief gives cause for wondering about the role that this bird played in the calendar of the traditional societies in Central and Western Europe. The cuckoo is the regular herald of Spring (and its punctuality has made it an emblematic symbol of clock making) so much so that some young people dress up as "a cuckoo" to drive winter away. But in those societies' imagination, that bird is above all a "hidden one" (whereas it is a migratory bird) which keeps a cryptic relation with the planetary system. Some legends, which link the cuckoo to the Pleiades, show that, although we cannot rediscover all the symbolic importance, it is the cornerstone of the way people saw the seasonal flow in the old European societies.

Mots clés

Coucou, Saison, Mascarades, Astronomie, Pléiades.

Key Words

Cuckoo, Season, Ritual games, Astronomy, Pleiades.

L'oiseau nu dans l'arbre creux

Les biologistes modernes nous ont révélé que le coucou est un oiseau migrateur. Pendant longtemps, et jusqu'à notre époque, l'opinion la plus communément partagée était qu'il se cache dans un arbre creux dès le début de l'été pour ressurgir au printemps suivant. La croyance est ancienne : Hildegard de Bingen (rééd., 1988) écrit au XII^e siècle : "Le coucou ne peut supporter ni la grande chaleur ni le grand froid. Et lorsque c'est la grande chaleur en été, il cherche les ombres des forêts et en été la grande chaleur

perturbe les plumes de sorte qu'elles tombent en hiver. Et lorsqu'il sent que ses plumes meurent, il rassemble sa nourriture dans son nid et s'applique à perdre ses plumes dans ce nid et il y repose tout l'hiver, et à nouveau vers le début de l'été, ses plumes renaissent et alors il nettoie son nid de ses plumes et ainsi il s'en va."⁽¹⁾

Au XVII^e siècle, Conrad Gessner (1617) rapporte la même croyance en compilant les écrits des auteurs anciens : "L'été, il vole et s'ébat, l'hiver il gît, languissant et déplumé et il ressemble alors au hibou. L'hiver, il se cache dans les

Manuscrit reçu le 25 juin 2000, accepté le 25 janvier 2001.

* CNRS-UPRESA 7043, Université Marc Bloch, 22 rue Descartes, 67084 Strasbourg Cedex, France.

⁽¹⁾ On se reportera à l'article très documenté de L. Bodson (1982) pour l'analyse de ces croyances dans l'Antiquité gréco-romaine. Cf. aussi Dorst (1956).

arbres creux. On dit qu'il perd ses plumes l'hiver et qu'il entre dans une cachette souterraine ou dans les creux des arbres; c'est là qu'il amasse l'été ce dont il vit l'hiver. Il est sûr que le coucou se cache l'hiver dans les creux des arbres et des pierres. Mais il se révèle faux qu'il amasse l'été la nourriture dont il se nourrit l'hiver; pendant cette saison simplement, il perd ses plumes et mue" mais voici que Gessner ajoute une anecdote personnelle: "On raconte chez nous qu'un paysan qui s'apprêtait à mettre l'hiver un tronc dans un four brûlant aurait entendu dans ce tronc la voix du coucou". La même croyance se retrouve un peu partout en Allemagne et en Suisse. "Man glaubt aber auch, der Kukuk halte sich den Winter über in Baumund Felshöhlen versteckt" (on croit aussi que le coucou se tient caché en hiver au creux des arbres et des rochers); les enfants de la région de Zurich l'interrogent: "Gugger wo bist de winter gsi? – uf ra hoha tanna domma. – warum bist net aha gfloga? – will mi die alta wiber in ofa ihi gschoppet hätten" (Coucou où étais-tu cet hiver? Perché tout en haut d'un sapin. Pourquoi n'es-tu pas descendu? Parce que les vieilles m'auraient fourré dans le poêle)⁽²⁾ (Bächtold-Stäubli et Hoffman-Krayer, 1932, t. 5: 697 et 705).

À la même époque, Mohy du Rond-Champ (1619: 306) rédige une sorte de dictionnaire historique plein de données merveilleuses. Il écrit, au sujet du coucou: "C'est encore le naturel du cocu (coucou) de se pourvoir de manger et de boire dans quelque cachot d'arbre pour y passer l'hiver, il appreste premièrement un petit vaseau de terre pour mettre la boisson, puis approprie la dispense tout proche de ce vaseau et lors que la froidure approche il entre dans ce cachot, se destitue tout nud, s'enveloppe dans ses plumes, et demeure là jusqu'au printemps." Mais lui aussi ajoute son anecdote personnelle: "Au temps que je me tenoy encor aux Ardanes (Ardenne), mon père fit, selon la coutume du lieu, mener avant les **festes du Noël**⁽³⁾, un gros tronc d'arbre à son foër (foyer), il y avait à nostre deçeu (insu) dans ledit tronc un cocu, lequel commença à chanter incontinent qu'il sentit la chaleur du feu, mon pere le fit tirer hors et voulut qu'il fust mis dans une geole bien renfermée et à fin que nul n'eust reproche d'avoir seul ceste infame beste en sa maison, il fut conclu que chascun du village le nourriroit un jour à son tour jusqu'au printemps, mais comme ce pauvre cocu estoit depourveu de sa robe et de son chaperon, il ne fut long temps sans mourir, partant que le froid luy creventoit le coeur." En Allemagne "on raconte qu'il ne faut pas brûler

entièrement la bûche de Noël pour laisser sortir l'oiseau. Si elle est entièrement brûlée on n'entend que le chant: c'est celui du coucou" (Bächtold-Stäubli et Hoffman-Krayer, 1932, t. 5: 739).

Les naturalistes, gens de science, mais soucieux de ne rien omettre des curiosités observées ont, en général, mentionné cet hivernage comme situation possible. Ainsi Buffon, en prenant toutefois ses distances, écrit: "On rencontre quelquefois l'hiver, dans le creux des arbres, un ou deux coucous entièrement nus, au point qu'on les prendrait, au premier coup d'œil pour de véritables crapauds. Il paraît que ceux qui, au moment du départ, sont malades ou blessés, ou trop jeunes pour entreprendre une longue route, restent dans le pays où ils se trouvent et y passent l'hiver, se mettant, de leur mieux à l'abri du froid, dans le premier trou qu'ils rencontrent à quelque bonne disposition comme font les cailles." (Bernard, 1804). Le thème se retrouve aussi en Angleterre. À Towednack (Cornouailles), "Dans les temps anciens (...) un des habitants du bourg décida d'être gai malgré la rigueur de la saison. Il invita ses voisins et pour réchauffer la maison, il plaça sur les fagots brûlant un tronc d'arbre. Il s'enflamma et, sous l'effet de la chaleur et de la lumière, les gens se mirent à chanter et à boire; et voici que, dans un sifflement et un bruissement d'ailes un oiseau s'envola du creux de la souche en criant coucou! coucou!" (Swainson, 1886: 113)⁽⁴⁾.

À notre époque de large diffusion de l'information zoologique, on pourrait penser que cette "erreur" a fait long feu. Il n'en est rien. Une lectrice du *Chasseur Français*, originaire des Alpes, à l'occasion d'une enquête réalisée en 1994, rapporte ce souvenir: "Aux environs de 1940, ma grand-mère m'expliquait: *Quand vient l'hiver, (le coucou) fait un nid dans un tronc d'arbre, quitte toutes ses plumes comme tu fais avec tes vêtements, les met dans son nid, se blottit dedans et passe ainsi tout l'hiver au chaud; au printemps ses plumes repoussent et il revient chanter dans nos bois*". Et elle ajoute qu'elle a, ces derniers temps, trouvé enfin un "nid de coucou": *fin tissu de lichen bourré de plumes...* dont elle a d'ailleurs envoyé un échantillon au magazine qui n'a pu identifier l'objet...

Dans la perspective où j'entends me placer, celle de l'ethnologue qui tente d'analyser ce que les humains souhaitent faire comprendre à travers leur relation à l'animal, peu importe que la croyance soit fondée ou erronée, que l'oiseau soit migrateur ou non. Ce qui m'intéresse au plus haut point c'est, à la lumière de ce dont je viens de rendre compte, d'abord de revisiter les dictons qui signalent "l'arrivée" du coucou à une date immuable. Ils sont, à mon avis, à relire attentivement en tenant compte de ce qui vient d'être dit. Ensuite, il me paraît du plus haut intérêt de repérer comment

(2) Traduction Brigitte Frequelin et Charles Bihan.

(3) C'est moi qui souligne.

(4) Traduction Catherine Feraux.

différentes sociétés ont utilisé l'oiseau pour solerniser le printemps. Enfin le ponctualité légendaire de l'animal nous introduira dans une dimension cosmologique insoupçonnée.

Repères calendaires

Bien mieux que l'hirondelle, le coucou annonce le printemps. Un peu partout dans l'Europe de l'ouest, son premier chant est si attendu, que la mort seule, dans les dictons, permet d'expliquer le retard de l'oiseau. Ainsi en Suisse: "À la mi-avril, chante coucou si tu es vivant!" ou encore: "Le coucou est mort ou l'aigle l'a pris s'il n'a pas chanté le premier avril" (Anonyme, 1968-1992: 369). En Rouergue on assure: "À la Saint Benoît, le coucou chante dans les bons endroits ou bien il est mort de froid." (Roland, 1877, t. 2: 83). En Vosges, sur le même mode impératif, on lui fait dire: "Pour le 10 avril, mort ou vif je serai là!" (enquêtes personnelles).

De cette ponctualité prodigieuse, découlent plusieurs effets: d'abord dans le domaine des présages, la société rurale traditionnelle n'a pas manqué d'accumuler gestes et petits rites propitiatoires qu'on attache habituellement aux prémices: ramasser quelque chose sous ses pieds la première fois qu'on entend l'oiseau; cerner la terre sous le pied droit et la rapporter pour la répandre dans la maison (pour la protéger des puces), se rouler par terre, se toucher les testicules, faire un signe de croix; et, venue jusqu'à nous, la croyance qu'il suffit d'avoir un peu d'argent dans sa poche pour devenir riche dans l'année⁽⁵⁾. On a voulu aussi attribuer du sens à son cri répété: prédire de cette façon le nombre d'années avant de se marier⁽⁶⁾:

"Kuckuck knecht, sag mir recht, (petit coucou, dis moi vraiment)

Wie lange ich leben soll, (combien de temps dois-je vivre)

Ohne Mann, und ohne Kind, (sans homme et sans enfant)

Ohne K.s fingerring. (et sans alliance)

Si le coucou ne chante pas après cette formulette, pas de mariage à envisager cette année là (Bächtold-Stäubli et Hoffman-Krayer, 1932, t. 5: 715).

Mais à y bien regarder, on constate que dans cette série il n'est jamais fait mention d'un "retour" ou de l'"arrivée" d'un oiseau voyageur mais plutôt d'un éveil, d'une résurrection. Le coucou mort-ou-vif, surgissant avec ses plumes neuves de l'arbre creux, c'est Lazarre sortant du tombeau, après avoir vaincu l'hiver, le froid et donc la mort. Des dictons, curieux en première lecture, s'éclairent de ce fait: "Am funfzehnten April der Kukuk singen soll und müsst er singen aus einem Baum, der hohl" (Le coucou doit chanter le 15 avril, fût-ce dans un arbre creux; Wander, 1870: 1697)⁽⁷⁾. Le printemps va être alors l'occasion remarquable d'un passage du bois mort: celui de l'arbre creux, à la vitalité retrouvée des jeunes branches. Or en cette période, les jeunes garçons traditionnellement confectionnent des sifflets: "Le coucou par son chant fait monter la sève dans les arbres: nous le savons par ce qu'en disent les garçons qui en cette fin du mois de mars sont au bois, taillant les flûtes d'écorce (...) on frottait une jeune pousse avec le couteau et l'écorce s'en allait. En passant le couteau on disait: 'sabe, sabe tu coucou' (sève, sève du coucou), ça se faisait quand le coucou chantait". Tout se passe en fait comme si la sève obéissait au chant du coucou" (Jolas, 1986: 20)⁽⁸⁾. Même chose en Turquie: Au printemps pendant la "saison du coucou" (*dukkuk zaman inda*), c'est-à-dire à partir de *Hidrellez* (5-6 mai) jusqu'au solstice d'été (*yil dönemi*), les enfants taillent des sifflets (*düdük*) en évitant l'écorce de certains pins et en taillant l'extrémité du tuyau ainsi obtenu pour en faire une anche double. (...) Après avoir coupé quelques jeunes branches, le berger les frappe légèrement avec le manche de son couteau pour dissocier les tissus de l'écorce du bois. (...) Si l'on en restait là, ce serait tout juste un sifflet, un jeu d'enfants. Mais adjoint au corps d'un *sipsi* en roseau, le tuyau d'écorce de pin devient l'anche d'un petit hautbois. Les commentaires qui le concernent (...) établissent une série analogique composée du coucou qui est "sorti", de la croissance des

⁽⁵⁾ Autrefois, un louis d'or, rappelle F. Poplin (comm. pers.).

⁽⁶⁾ Certains comptabilisent de la même façon les années qui leur restent à vivre.

⁽⁷⁾ Et on comprend maintenant à quoi il est fait allusion! (Traduction de Bernadette Hoffmann).

⁽⁸⁾ C'est aussi en cette période qu'apparaissent des sifflets en bois, poterie ou faïence qu'on achète parfois lors d'une fête particulière: celle du Lundi de Pâques autrefois à Lafenasse (Tarn) ou celle de mai à la chapelle saint Gangolf, près de Guebwiller (Haut Rhin). Cf. Méchin, 1994.

branches qui “sortent”, de l’instrument nouveau qui “sort” des mains de l’homme et du son qui en “sortira” ensuite. (...) Sortir (*çikmak*) signifie ici : se manifester, apparaître, venir au jour.”⁽⁹⁾

Mais il y a plus, le terme calendaire qui signale la fin de la période du chant de l’oiseau, est tout aussi essentiel. Il indique le moment où s’ouvrent l’été et le temps de la moisson.

Entrer et sortir du printemps

Un petit conte turc illustre la rigueur saisonnière alternée du coucou : “Un jour on a dit à la tourterelle : ‘nous allons te donner la clef du printemps et de l’été’, mais celle-ci a répondu : ‘Je suis un oiseau à la tête folle ! Donnez là au coucou. Lui il ouvrira la porte au printemps et à l’été ; moi je ne dis pas : C’est l’hiver ! C’est l’été ! Je chante constamment’” (Roux, 1970 : 268). En Europe, les dictons témoignent de cette deuxième borne du temps, instaurée par le coucou : “À la Saint Pierre (29 juin) le coucou rentre à la maison”, dit-on en Bretagne (Rolland, 1877, t. 2 : 87), en Suisse romande on dit qu’il ne chante plus dès qu’il entend battre les faux, “parce que cela lui agace les dents (sic)” (Anonyme, 1968-1992 : 369) et les historiettes qui le mettent en scène abondent sur ce thème : en Languedoc et en Catalogne, il est associé à la cigale ou à la pie pour faire les meules. En Béarn, on raconte : “Le coucou et la pie s’associèrent pour faire ‘l’estivée’ d’un champ de froment. Pour moissonner, tout alla bien, mais il n’en fut pas ainsi lorsque vint le moment de faire la gerbière. Aux premiers sillons, la besogne se faisait assez facilement ; mais à mesure que les sillons s’éloignaient de la gerbière, il fallut plus de temps pour faire le voyage ; alors la pie s’impatiait et criait sans cesse : ‘Garba ! garba ! garba !’ (Des gerbes ! des gerbes ! des gerbes !) Et le coucou de courir. Le soir il ne pouvait plus souffler. Aussi, il s’esquiva, honteux, la nuit venue, et depuis on ne l’a jamais revu au temps de la gerbe”. (Perbosc, 1988 : 133).

Bien sûr, dictons et petits contes, du fait de leur fonction, dissocient parfois les deux thèmes de l’ouverture et de la fermeture du printemps par l’oiseau. Or il est essentiel, pour la cohérence du personnage symbolique, de ne pas isoler arbitrairement l’un ou l’autre point de cette

scansion calendaire. Elle est évidemment plus facilement repérable lorsqu’elle est désignée formellement, comme en Roumanie, où le 25 mars est dénommé “jour du coucou” (*Ziua cucului*) et le 24 juin “silence du coucou” (*Amutirea cucului*) (Ghinoiu, 1995 : 463). Mais elle peut aussi être célébrée par un cérémonial plus théâtral. Ainsi dans la Russie paysanne du XIX^e siècle : “Quand pour la première fois on entend le coucou, les jeunes filles décorent de fleurs et de rubans une branche de saule et gagnent en chantant la forêt. Là, elles font une ronde et ‘baptisent le coucou’. Le ‘baptême du coucou’ s’accompagne de chansons, de sauts, de danses et toutes les jeunes filles qui ont de l’inclination pour une compagne et veulent lier pacte d’amitié embrassent celle-ci pendant la ronde” (Propp, 1987 : 148). Plus tard les “funérailles du coucou” ont lieu entre la Trinité et la Saint Pierre (donc vers la fin du mois de juin) : Maximov, cité par Propp (1987 : 107), décrit le rite de la façon suivante : “Le coucou, c’est dans certains endroits, une simple branche d’arbre fichée dans la terre, ou bien une plante herbacée, et dans d’autres, une grande poupée cousue à partir de morceaux de coton ou de calicot, de rubans et de dentelles, achetés avec l’argent fourni par toutes les femmes du village. (...) La poupée ainsi parée, avec une croix au cou, est couchée dans une boîte qui a la forme d’un cercueil et une femme experte en la matière commence à se lamenter comme pour un mort ; il y en a qui rient, d’autres qui chantent et dansent, toutes s’amusent beaucoup. Le lendemain, on enterre le coucou dans un potager et on mime une chanson appropriée.”⁽¹⁰⁾

Que peut-on retenir de cette fête à deux temps ? Qu’elle marque l’arrivée et la fin d’une saison (à cet effet, le saule est un bon indicateur de printemps par la précocité de la production de ses bourgeons duveteux) et qu’elle est sous la responsabilité exclusive des femmes (l’enterrement dans l’espace clos du jardin féminin y insiste une ultime fois). En Roumanie, relate Buhociu (1957 : 140), c’est pendant la semaine des Rameaux que les jeunes filles vont se promener en forêt pour “converser avec le coucou” : “Elles chantent des chansons composées en grande partie par différentes demandes et d’après les réponses de cet oiseau miraculeux, elles devinent leur avenir”.

⁽⁹⁾ Note manuscrite de Jérôme Cler, ethnomusicologue, spécialiste des musiques turques que je remercie chaleureusement pour ce témoignage non encore publié mais remarquablement illustré par le film documentaire tourné sur son terrain par sa compagne Gulya Mirzoeva : “Derrière la forêt”.

⁽¹⁰⁾ Ni Frazer (1984), ni Eliade (1975), pourtant fort attentifs aux rituels agraires, ne mentionnent ces fêtes du coucou alors qu’ils signalent l’un et l’autre une “mort et résurrection de Kostrubonko” ou les “funérailles de Kostroma” dont les dates et le cérémonial concordent étrangement avec ceux du coucou. Le lien entre le coucou et ces personnages mythiques reste à établir.

Des coucous et des hommes

Toujours en Roumanie, la mise en scène du coucou fonctionne aussi dans un registre en apparence différent, puisqu'il s'agit de mascarades qu'organisent -et eux seuls- les jeunes gens des villages : sept semaines avant Pâques (la semaine précédant Carnaval donc), à la nuit tombée, les jeunes gens illuminent le village, en attachant une gourde enflammée au bras de tous les puits à bascule. "À partir de ce moment", écrit Vulpesco (1926 : 137), "le village est parcouru par tous ceux qui, le lendemain, seront déguisés en coucou. Le vacarme augmentera de plus en plus avec leur nombre car, pour leur première parure, ils attachent derrière eux une cloche de bétail. Tout ce tintamarre ne s'apaisera qu'après minuit. Le lendemain matin, dès l'aube, les coucous vont reparaître cette fois complètement déguisés. (...) au lieu de l'épaisse flanelle habituelle tricotée à la maison, ils ont une ceinture rouge enroulée autour du torse et des bras ; elle est cousue de façon à tenir très serré. Par-dessus le pantalon, ils ont une jupe blanche prêtée par une parente ou une jeune fille. Aux pieds, les sandales habituelles (opinci) et, toujours derrière eux, la clochette de bétail. Ils portent tantôt un bâton, tantôt un instrument en bois qui a la forme d'un angle obtus, avec un manche long d'un mètre. (...) En guise de coiffure, ils portent de façon très ingénieuse un capuchon confectionné d'un morceau de saricà (le gros manteau de pâtre) et qui a la forme d'une traïstă de cal (musette), laquelle est tapissée à l'extérieur de papier blanc ou coloré et sur lequel on brode, avec de la laine de couleur, toutes sortes de dessins. Ce capuchon couvre toute la tête et tombe sur les épaules⁽¹¹⁾. (...) Des deux côtés des oreilles, on fixe deux longs bâtons à peu près d'un mètre chacun, lesquels sont unis entre eux par trois ou quatre autres bâtons, ceux-ci horizontaux et parallèles entre eux, le tout formant une sorte d'échelle. Toute cette construction s'appelle les "cornes du capuchon" et est couverte de menu plumage de couleur. Au sommet l'on fixe trois ou quatre grandes plumes de coq ou de toupets de roseaux. Ainsi parés se présentent les coucous, le lundi matin, de sorte qu'il est impossible à qui que ce soit de les reconnaître."



Fig. 1 : Le "kukeri" de Bulgarie (Musée de l'Homme, Paris).

Outre de harceler les badauds, les *cucii*⁽¹²⁾ ont le droit de maculer tous ceux qu'ils rencontrent -et ce geste est apotropaïque- ainsi que les maisons où réside une jeune fille, à l'aide du *pâmâtuf* (la perche à laquelle on fixe un vieux torchon pour nettoyer le four) garni d'une vieille sandale trempée dans la boue.

La conjonction coucous/jeunes gens n'est, semble-t-il en Europe centrale, pas fortuite. Le hors-la-loi légendaire

⁽¹¹⁾ Ce capuchon qui cache et aveugle celui qui joue le rôle du coucou est un objet récurant dans la sémiotique de l'oiseau. *Cucullus* (capuchon) et *cuculus* (coucou) n'ont pas qu'une proximité phonique en latin. Le détour par la fauconnerie permet de comprendre les affinités cryptiques entre les deux (Méchin, 1994, 1998, 1999).

⁽¹²⁾ Il y a débat semble-t-il à propos de la possible homologie entre *Koukéri*, *Caloyéri* (qu'on trouve en Bulgarie -fig. 1- et en Grèce), *koukougeri* crétois et *Cucii* roumains. Seul le dernier terme évoque précisément le coucou, les deux premiers termes, quant à eux, dérivent de la notion de vieillard, mais ajoute Romaïos (1949 : 151) l'étymologie du *koukougeri* de Crète pourrait être "capuchon" emprunté à l'italien *cuculla*, or on a vu que capuchon et coucou ont un espace sémantique commun dans la société européenne traditionnelle... (cf. note 11).

(*haïdouk*), de la tradition bulgare et roumaine, en lutte contre l'occupant turc s'y réfère explicitement; Ivan Vazov (1976 : 212) fait dire à un de ces jeunes résistants: "*Mais nous ne savons pas au juste quand on va lever l'étendard de la révolte. Certains disent que c'est vers le jour de l'Annonciation que nous tremperons nos couteaux dans le sang, d'autres prétendent que c'est vers la Saint Georges et mon oncle Bojil situe cela en plein mois de mai.*" Un autre lui répond: "*Cela pourrait bien être dès qu'on aura entendu le chant du coucou et que la forêt sera recouverte de feuilles.*" L'assimilation devient tangible lorsque certains *haïdouks* roumains révèlent qu'ils portent en talisman une tête de coucou le jour de l'Annonciation, "*de cette façon, ils seront écoutés et feront peur aux gens*" (Buhociu, 1957 : 308).

Le maternage du coucou-branchage par les femmes avec ses rituels de "baptême" puis d'"enterrement" et l'identification des jeunes mâles à l'oiseau sortant de sa torpeur hivernale pour révéler les forces vives (et insurrectionnelles) du printemps signalent, sans réelle contradiction, la complexité sémantique de la représentation du coucou. "L'éveil" de l'oiseau, semblable à celui des animaux hibernant (comme l'ours ou la marmotte), le désigne de façon éclatante comme héraut (héros ?) du printemps.⁽¹³⁾

Il est temps, à présent de tirer les conséquences de cette extraordinaire distorsion qui a transformé, par "savoirs naturalistes populaires" interposés, un migrateur discret (pas de rassemblement spectaculaire ni de vol groupé...) en un hibernant bien organisé (cf. le "déshabillage" et parfois la constitution de réserve dans l'arbre creux!).

Le maître horloger

Le coucou est un oiseau secret: difficile à reconnaître lorsqu'il vole, il semble de surcroît prendre un malin plaisir à ne pas être repéré lorsqu'il effectue son célèbre chant. Invisible par discrétion pendant sa période printanière, il devient, dans l'imaginaire des sociétés rurales européennes, invisible par disparition, dès l'été, au creux d'un arbre.

Ainsi donc le coucou est le symbole même de la dissimulation. Et ce n'est sans doute pas un hasard si Zeus pour séduire Héra se transforme en coucou: comme il est tout mouillé de pluie, elle le "cache" sous sa robe⁽¹⁴⁾. Dans cette logique l'enfant qui, par jeu, se cache et crie triomphalement "coucou!" lorsque personne ne l'a découvert, se réfère bien à cette vertu particulière de l'oiseau. À y bien



Fig. 2: Un "coucou" du Musée de Furtwangen (Allemagne).

regarder le principe du coucou-horloger fonctionne selon cette particularité puisqu'en effet, c'est bien un oiseau, muché au cœur de l'objet en bois (une maisonnette substitut du tronc creux), qu'il s'agit de faire surgir périodiquement pour annoncer l'heure (fig. 2) "*Les sources historiques ne nous disent pas avec précision comment le coucou est venu en Forêt Noire. Il pourrait s'agir d'une importation de Bohême ou du fruit du travail d'artisans ingénieux de Forêt Noire. En Forêt Noire, en tout cas, le coucou fut fabriqué à grande échelle et, grâce à l'exporta-*

⁽¹³⁾ Dans cette logique les gens de Gotham tentent d'emprisonner le coucou dans une haie pour s'offrir un printemps perpétuel: "*no winter could interfere with the warmth anobrightness so long as the note of the cuckoo could be heard.*" (Field, 1913 : 185).

⁽¹⁴⁾ Pausanias II 17,4 et II 36.

tion, devint célèbre dans le monde entier⁽¹⁵⁾. Par le jeu d'un oiseau stylisé, en bois ou en métal, qui sort brusquement de sa maisonnette en criant ses deux notes autant de fois qu'il y a d'heures à annoncer, puis disparaît tout aussi rapidement, l'art horloger s'appuie sur deux qualités bien connues de l'animal : un chant répétitif très facile à reproduire, et un goût pour la dissimulation. Mais il ne suffit pas d'être un oiseau caché pour devenir l'animal emblématique de l'horlogerie. C'est sa ponctualité remarquable, attestée on l'a vu dans l'ensemble de l'Europe (à des dates variables selon le climat) qui l'a fait choisir entre tous les autres oiseaux. Mais il y a eu changement de cycle : quittant le temps saisonnier de l'année, l'oiseau a été requis pour ponctuer le temps mécanique des jours. Le nombre de ses chants ne sert plus d'avertissement oraculaire mais de scansion prosaïquement prévisible des heures.

Cette désignation du coucou comme gardien-mesureur du temps, si elle semble anecdotique à l'heure actuelle -ou folklorique, c'est souvent la même chose- doit cependant être envisagée avec sérieux, puisqu'elle va nous permettre d'explorer un riche système de significations dont notre système de pensée a de plus en plus de difficulté à reconstituer les cohérences.

Cosmogonie en mode coucou

La ponctualité du coucou au printemps en a fait un repère quasi-infaillible du temps calendaire au point que l'industrie humaine en a fait un maître du temps mécanique, un mesureur impartial, mais nombre de sociétés lui ont aussi confié la garde du temps saisonnier en lui dédiant un "mois" ou une saison : ainsi, en Mongolie, un très ancien calendrier "naturiste", datant d'avant la conquête de la Chine, fonctionne selon des mois désignés par des phénomènes naturels. Parmi ceux-ci figure en bonne place la "lune du coucou" (*kökügä sara*) au mois de mai (Bazin, 1974 : 579) ; et dans la tradition ancienne scandinave, "l'année commence vers la mi-avril, c'est le 'mois du coucou' ou temps des semailles" (Boyer, 1992 : 103).

Mais tout laisse à penser que le système symbolique a poussé plus loin sa logique. Parmi les constellations du zodiaque, nous apprend Camille Flammarion (1955 : 413), celle du taureau a joué un grand rôle dans les mythes antiques et, au sein de cette constellation "c'est le scintillant amas des Pléiades qui paraît avoir réglé l'année et le calendrier chez la plupart des anciens peuples". Ainsi un ancien calendrier découvert par Louis Bazin (1974) révèle l'importance des Pléiades dans les sociétés turques

et mongoles où leur apparition au début de la nuit (en novembre) marque la limite entre belle et mauvaise saison. Le nom même de cette constellation en mongol, emprunté au turc, signifie la "coupure" (*bitin*) ; "*La fonction reconnue aux Pléiades d'indicateur des 'sections' de l'année remonte certainement à une technique asiatique d'astronomie populaire fort ancienne et largement répandue puisque le nom sanscrit (...) dans la tradition védique est dérivé de la racine k-r-t 'couper'.*" (Bazin, 1974 : 725). Or si les Pléiades sont un repère intéressant quand elles traversent le ciel durant les nuits d'hiver (c'est, raconte Roberte Hamayon (1990 : 163), le bon moment de chanter l'épopée chez les Bouriates) elles peuvent aussi servir de repère *a contrario* lorsqu'elles disparaissent du ciel nocturne. Au mois d'avril, au moment du coucher du soleil, elles sont visibles à l'ouest peu de temps et "se couchent" vers minuit. Puis elles sont invisibles pendant les mois suivants. En juillet, elles reviennent, mais c'est à l'est et à la fin de la nuit, vers quatre heures du matin qu'elles réapparaissent. Voici donc une constellation qui, non contente de "disparaître" du firmament nocturne au printemps, période cruciale dans le calendrier traditionnel de nos sociétés, quitte le ciel "côté cour" (par l'ouest) pour y revenir "côté jardin" (par l'est) trois mois plus tard.

Il est temps de revenir au coucou. Un conte allemand collecté par les frères Grimm raconte que le Christ, un jour, vint sur terre. Sentant l'odeur du pain frais en passant près de la boutique du boulanger, il envoya ses disciples en demander un morceau. Le boulanger refusa mais la boulangère et ses six filles leur en donnèrent discrètement. En remerciement, elles furent transformées en sept étoiles tandis que le boulanger devint coucou ; "*et aussi longtemps qu'il chante de la Saint Tiburce (14 avril) à la Saint Jean (24 juin), les sept étoiles sont invisibles au ciel*" (Swainson, 1886 : 120). Les "Sept Etoiles" sont explicitement, dans le domaine germanique, les Pléiades. Et la liaison avec le coucou est, dans les proverbes, tout aussi explicite : *Wenn der Kuckuk anfenget te räupen, let sek das Sebenstären nich mār seien; wenn he nich mār röpt, is et wêer da* (le coucou s'arrête de chanter lorsque les Sept Etoiles (Les Pléiades) apparaissent) (Wander, 1870 : 1701), ou encore : *Kukkuk un Saevenstern verdregen sik nicht tosamen* (le coucou et les Pléiades ne se supportent pas ensemble) (Bächtold-Stäubli et Hoffman-Krayer, t. 5 : 709).

Ainsi la pensée traditionnelle des sociétés européennes (et même indo-européennes) a établi comme fait assuré l'extraordinaire concordance cosmologique entre l'arrivée

⁽¹⁵⁾ Extrait de la brochure de l'*Uhrenmuseum* de Furtwangen (Allemagne).

d'un oiseau (sa résurrection si l'on reprend le raisonnement du début de cet article), ouvrant la belle saison du printemps, et la disparition provisoire d'une constellation d'une importance capitale dans le monde ancien. Inversement le silence de l'oiseau ou sa vie cachée (au creux de l'arbre) se calque à la perfection sur la période visible des Pléiades. Quel corpus folklorique nous permettra d'aller plus loin dans cette exploration qui fait du coucou l'opposé des Pléiades ? En d'autres termes peut-on trouver l'équivalent des récits mythologiques amérindiens du temps où les astres étaient des hommes, pour saisir les relations cryptiques de notre pensée symbolique (on pense aux mythes grecs dans lesquels c'est le chasseur Orion qui pourchasse les Sept Vierges...). Il reste que cette perspective ouverte donne un singulier relief au "retour du coucou" en hiver, autant dire en "période Pléiades". Sa présence, à Noël dans un tronc d'arbre qu'on brûle cérémoniellement (et qui regorge de sucreries en Franche Comté)⁽¹⁶⁾ ou au Nouvel-An lorsque, caché dans la bûche, il apporte les jouets aux enfants dans le canton de Berne (Anonyme, 1968-1992 :

371) ne signifie hélas plus rien dans une société qui n'a d'yeux, depuis longtemps, que pour l'étoile des Rois Mages...

Remerciements

Mes très chaleureux remerciements à Claude Buridant, professeur de linguistique et de philologie romane à l'Université Marc Bloch de Strasbourg, pour ses précieux conseils et la traduction du texte de Gessner. Toute ma gratitude à Léon Marquet, éminent analyste du folklore wallon, pour m'avoir fait connaître le très surprenant document de Mohy du Rond-Champ. Mes remerciements à Pierre Lancrenon, rédacteur en chef au *Chasseur Français*, pour m'avoir offert les moyens de cette enquête auprès des lecteurs et les colonnes de sa revue pour en rendre compte en août 1995. Mes remerciements à Monsieur Roger Pinon, grand folkloriste wallon pour le catalogue inédit et très documenté de l'arrivée et du départ du coucou en Wallonie qu'il a eu la gentillesse de me communiquer. Merci à Robert Triomphe pour le rappel de la mention de Pausanias.

Bibliographie

- ANONYME, 1968-1992.- *Glossaire des Patois de la Suisse Romande*. Genève: lib. Droz.
 BÄCHTOLD-STÄUBLI H. et HOFFMANN-KRAYER E., 1932.- *Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens*. Berlin-Leipzig: W. de Gruyter.
 BAZIN L., 1974.- *Les calendriers turcs anciens et médiévaux*. Thèse Doc. Univ. Paris III.
 BERNARD P. éd., 1804.- *Histoire naturelle de Buffon*. Paris: Caille et Ravier.
 BODSON L., 1982.- L'apport de la tradition gréco-latine à la connaissance du coucou gris. *History and Philosophy of the life sciences*: 99-123.
 BOYER R., 1992.- *La vie quotidienne des Vikings*. Paris: Hachette.
 BUHOCIU O., 1957.- *Le folklore roumain de printemps*. Thèse de doctorat ès Lettres, Paris-Sorbonne (multigraphiée).
 DE BINGEN H., rééd. 1988.- *Physica: Livres V,VI,VII,VIII*, traduit du latin par Elisabeth Klein. Bâle: Société bâloise Hildesgarde.
 DORST J., 1956.- *Les migrations des oiseaux*. Paris: Payot.
 ELIADE M., 1975.- *Traité d'histoire des religions*. Paris: Payot.
 FIELD J. E., 1913.- *The myth of the pent cuckoo. A study in Folklore*. London: Stock.
 FLAMMARION C., 1955.- *Astronomie populaire*. Paris: Flammarion.

⁽¹⁶⁾ Van Gennep cite Jean Garneret (1958, t. 1-7: 3089).

- FRAZER J. G., 1984.– *Balder le Magnifique*. Paris : Robert Laffont (Bouquins, 1^{ère} éd. 1930).
- GESSNER C., 1617.– *Historia Animalium. Liber III: De Avibus*. Francfort : H. Laurent.
- GHINOIU I., 1995.– Le calendrier populaire. *Ethnologie française*, 3 : 460-470.
- HAMAYON R., 1990.– *La chasse à l'âme. Esquisse d'une théorie du chamanisme sibérien*. Nanterre : Société d'ethnologie.
- JOLAS T., 1986.– Les pierres aux oiseaux. *Terrain* : 19-24.
- MÉCHIN C., 1994.– Les coucous du printemps. In : *Langages sifflés*. (Actes du colloque d'Albi). La Talvera : GEMP, p. 7- 13.
- MÉCHIN C., 1998.– Saint Gengoult, sa femme et l'oiseau. In : *Saints et dragons en Europe*. II. Bruxelles : Ministère de la Communauté française de Belgique, p. 359- 371.
- MÉCHIN C., 1999.– Le coucou et (est) l'épervier. *L'Homme*, 150 : 139-156.
- MOHY DU ROND-CHAMP R., 1619.– *L'Histoire des histoires*. Liège : Guillaume le Sage lib.
- PERBOSC A., 1988.– *Le langage des bêtes. Mimologismes populaires d'Occitanie et de Catalogne*. Carcassonne : GARAE-Hésiode.
- PROPP V., 1987.– *Les fêtes agraires russes*. Paris : Maisonneuve et Larose.
- ROLLAND E., 1877.– *Faune populaire de la France*. II. Paris : Maisonneuve.
- ROMAIOS C. A., 1949.– *Cultes populaires de la Thrace*. Athènes : Institut français d'Athènes.
- ROUX J. P., 1970.– *Les traditions des nomades de la Turquie méridionale*. Paris : Adrien-Maisonneuve.
- SWAINSON C., 1886.– *The Folk-lore and provincial names of British birds*. London : The Folk-lore Society.
- VAN GENNEP A., 1958.– *Manuel du folklore français contemporain. Le cycle des douze jours*. T. 1-7. Paris : Picard.
- VAZOV I., 1976.– *Sous le joug*. Paris : Publication des Orientalistes de France.
- VULPESCO M., 1926.– Coutumes roumaines. *Revue d'ethnographie et des traditions populaires*, 53-68 : 125-161.
- WANDER W., 1870.– *Deutsche Sprichwörter Lexikon*. II. Leipzig : F. A. Brockhaus.
-